

Les Foxeurs



JE ne sais pas qui a introduit, dans le vocabulaire canadien-français, le verbe *foxer* pour signifier : " Faire l'école buissonnière ". Mais il est avéré que partout, c'est le mot courant, le seul compris, le seul accepté. Dans aucun séminaire, dans aucun collège, dans aucune école, petite ou grande, je n'ai entendu, maîtres ou élèves, appeler autrement que *foxeurs* ceux qui s'absentent de la classe sans permission.

Ceci posé, laissez-moi déplorer la quantité de foxage qui se produit chaque année. Des parents seraient surpris s'ils savaient que le fait d'é luder la classe, à leur insu, est porté à la hauteur d'un art par certains enfants. Quant aux maîtres, leur vigilance est endormie par une foule de trucs qui dénotent une pitoyable ingénuité chez des gamins qui n'ont pas encore quinze ans.

Or, l'école buissonnière est presque toujours l'école du vice. On y prend, en germe, tout ce qui plus tard se développera en passions dangereuses. C'est l'endroit préféré pour la première fumerie de cigarette et aussi, hélas ! la première gorgée d'alcool.

J'ai vu de mes propres yeux, au pied de la Montagne, un élève d'une quinzaine d'années en faisant boire d'autres, plus jeunes, à même un petit flacon de genièvre. Leurs livres étaient à côté d'eux, pêle-mêle. Presque tous avaient à la bouche une cigarette.

L'école buissonnière ne constituerait-elle qu'une perte de temps, qu'un relâchement et

un retard dans la marche des études, qu'un acte d'indiscipline et de tromperie, ce serait encore trop. Mais il y a plus, ou tout au moins lieu d'appréhender plus. Jean Frolo écrivait, l'an dernier, dans le *Petit Parisien* :

" Les affaires scandaleuses de Belleville montrent à quels affreux dangers sont exposés les enfants dans une grande ville. En province, à la campagne, on peut prétendre que ces dangers sont moindres ; les élèves qui, au lieu de se rendre en classe, font l'école buissonnière ne contractent que des habitudes de paresse et de mensonge. C'est déjà grave, car d'autres défauts viennent bientôt s'ajouter à ceux-là. Mais c'est à Paris, que la rue est démoralisatrice ; c'est là que tous les mauvais instincts les harcèlent et les saisissent comme autant de proies faciles, incapables de résistance.

" On ne s'imagine pas le nombre des sinistres individus, malades ou déments, qui attendent à la porte de nos écoles publiques la sortie des classes. Ils corrompent des âmes fraîches, ils souillent par leurs imaginations de petits corps et c'en est fini tout d'un coup de l'enfance innocente qui marche sans crainte dans la vie. Il semble cependant qu'un des devoirs sociaux les plus impérieux est de défendre la jeunesse, de la sauver. Le nombre des enfants qui vagabondent dans les rues est considérable ; il faut le restreindre. Il faut obliger l'écolier à assister aux classes, il faut savoir si ses absences sont connues de ses parents ; et si ce sont ces derniers qui le poussent à la mendicité, au vagabondage, il faut les frapper et durement, comme complices d'un véridable crime."

Dans certains pays, toutes les précautions